

et offrant dans ce décor d'une grande nature silencieuse l'image de la quiétude parfaite. Il arrive cependant plusieurs fois dans la semaine, qu'un plus bruyant attelage s'arrête devant notre hôtel, amenant de quelque plage voisine des visiteurs. Après ces apparitions fugitives, tout ce qui nous rappelle l'humanité fiévreuse, embesognée c'est — derrière la file des îles ou des bosses qu'on appelle les *Pèlerins* — à plusieurs milles au large, la silhouette effacée d'un paquebot, pèlerin des mers aussi, parti des ports européens et passant dédaigneux sans nous voir.

Que si l'on veut savoir quels sont les jouissances et les distractions d'un pareil ermitage, je veux bien les énumérer pour faire sourire de pitié les citadins élégants et les touristes des vraies villes d'eau, ces victimes satisfaites de la lutte pour la vie et pour le plaisir :

Il y a, d'abord, la satisfaction très bourgeoise d'habiter une maison parfaitement confortable, admirablement tenue, et où le penchant vulgaire de la gourmandise est favorisé par le zèle complaisant d'une hôtesse modérément intéressée. Qu'il nous suffise de vous dire qu'on ne nous laisse pas manquer de cette pâtisserie exquise autant que nationale qu'on appelle *des bei nes*. Portons maintenant le scandale à son comble en ne vous cachant pas certain détail peu aristocratique de notre vie de famille. Plus d'une fois un cordon bleu distingué de notre société est descendu jusqu'à la cuisine de l'établissement, pour faire exécuter quelque chef-d'œuvre gastronomique, ne craignant pas de pousser le prosaïsme jusqu'à mettre lui-même la main à la pâte, quand la délicatesse de l'opération le demandait. Evidemment, tout cela est fort déplacé, et je ne sais vraiment pas ce qui m'empêche d'en rougir. J'aurai encore le courage, — puisque je suis entrée dans la voie des aveux, — de vanter la grande liberté dont jouissent en vrais sauvages nos petits enfants. Barboter dans la vase de l'étang, sous prétexte de pêcher des poissons trop fiers pour se prendre à des lignes aussi peu sérieuses ; se barbouiller de baies multicolores cueillis aux halliers voisins ; saccager le jardin pour apporter à leur maman des bottes de fleurs sans tiges, arrachées par la tête ; s'aller promener dans la campagne en une charrette tirée par un bœuf roux couvert de fleurs, et impassible sous les coups

prodigués par leurs bras armés de feuillage ; escaler la montagne et la redescendre en train éclair, au prix de maint accroc indicible ; se jeter à la mer à l'heure du bain avec des piailllements de canards effarouchés ; revenir en bataillon, en réveillant des échos affolés avec l'air du *Ta ra ra boum* ; se gorger de lait chaud, et tomber enfin assommés de fatigue dans leurs petits lits, — tels sont les exercices barbares auxquels se livre l'essaim des bébés.

Quant à nos distractions, elles sont celles des bons villageois à l'âme simple pour qui les incidents sont des événements.

La grande affaire de la journée est l'arrivée du courrier. Aussitôt après le dîner, qui se prend à midi, au coup de l'angelus, on commence à dire : La malle va bientôt venir. Tous les regards se tournent dans la direction de la route, où apparaîtra l'intéressant messenger sous la curieuse capote de sa petite voiture. — "Pourvu que le train ne soit pas en retard." On ne parle que de cela jusqu'au moment où quelqu'un qui n'est pas myope s'écrie : "Voilà le postillon !" tout le monde se lève ou se remue alors en disant : "Voilà le postillon !" Les enfants quittent leurs jeux et s'élancent pour le suivre jusqu'au bureau où se fait la distribution ; les plus calmes et les plus sceptiques même, participant à l'émotion générale, répètent aussi derrière les autres : "Ah ! voilà le postillon."

Ce n'est pas qu'on s'intéresse beaucoup à la civilisation, ni qu'on regrette le séjour de nos grandes villes brûlées, mais dans la fournaise d'où nous viennent les lettres et les journaux, se trouvent des êtres qui nous tiennent au cœur. Quand cette raison de connaître ce qui se passe dans le monde n'existe pas, on aime encore lire les gazettes pour constater avec une secrète et féroce satisfaction que le thermomètre d'une conduite très modérée à notre égard se livre là-bas, dans les pays fuis par nous, à de cruelles extravagances.

Outre les excursions nous faisant sortir de nos retranchements, qui ne sont pas absolument sans issue, nos délassements de campagnards sont chaque soir, une fois le soleil couché, une longue promenade à travers le village et une visite à l'église où l'unique trottoir conduit nos pas. Dans le recueillement de la nuit qui tombe, chacun y fait dévotement sa prière, gagné par la contagion